

KARINE GEOFFRION

La valse



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

La valse

De la même autrice

Éloi et la mer, Les Éditions Sémaphore, Montréal, 2015.

KARINE GEOFFRION

La valse

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-56-3

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021

© Les Éditions Sémaphore et Karine Geoffrion
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

À Émile et Maël

L'anniversaire



Il me désirait. J'en étais sûre. Juste à sa façon de me fixer intensément, l'air narquois, et de m'embrasser les deux joues avec empressement. Certains hommes sont si faciles à lire lorsqu'il est question d'amener une femme dans leur lit. Il m'a offert un verre, qu'encore une fois j'ai bu trop vite, puis, dissimulés près de la cage d'escalier, on a passé le restant de la soirée à discuter en tête-à-tête. Avant son arrivée, j'avais déjà ingurgité les trois quarts d'une bouteille de vin. J'étais survoltée. J'avais envie de me saouler. Surtout, j'avais besoin d'oublier.



Il n'y a que le murmure lointain de la ville dans le silence de la nuit. La maison plongée dans l'obscurité soupire au gré de la brise chaude, qui s'infiltré comme un voleur, attire dans sa danse les voilages du solarium, les faisant virevolter dans tous les sens. L'orage s'en vient. On l'a attendu toute la journée, en vain. L'air est lourd, suffocant. Des gouttes de sueur perlent sur ma nuque étouffée par mes cheveux relâchés et imbibent le col de ma blouse de soie. J'ai soif. La canicule a fait son nid dans ma gorge. Mais je suis lasse. Si seulement Luisa n'était pas retournée chez elle plus tôt aujourd'hui. Elle m'aurait préparé un grand pichet d'eau glacée parfumée aux agrumes, comme elle seule sait si bien le faire. Et, comble de plaisir, je n'aurais pas eu besoin de lever le petit doigt.

Les garçons absents, j'en profite pour me mettre en sous-vêtements. Aucun voisin en vue. Pas même madame de Montillet, pourtant toujours en train d'épier le voisinage par sa fenêtre. Je retire avec soulagement

mes Louboutin. J'enlève ensuite ma jupe et ma blouse, greffées comme une seconde peau, et les dépose délicatement sur le dossier du fauteuil capitonné pour ne pas les abîmer.

Je jette un regard furtif vers mon cellulaire, catapulté à l'autre bout du canapé quinze minutes plus tôt. Oubliant ma résolution, un peu honteuse, je m'élançe vers lui et le récupère d'un geste brusque. Je l'allume, l'éteins aussitôt. Onze heures cinquante-six. Je fais rapidement le calcul. Deux heures. Deux heures que Xavier aurait dû être à la maison. Deux heures d'interminable attente. D'autant plus que mon dernier texto est demeuré sans réponse. J'ai si soif. J'empoigne la bouteille de Clos Sainte Hune 2008, achetée spécialement pour l'occasion. Je la porte à ma bouche. Plus une goutte. Quel gâchis.

J'ai besoin d'une cigarette. Comme chaque fois que je bois trop. Aujourd'hui encore plus que d'habitude. À califourchon sur l'accoudoir du canapé, je cherche mon paquet de secours, dissimulé dans le dernier tiroir du secrétaire. Je fouille avec acharnement, paniquée à l'idée que l'un des garçons l'ait trouvé. Enfin le voilà, sous une pile d'objets disparates. J'ébauche un sourire. Je cherche du feu et dénêche un carton d'allumettes provenant d'un resto sicilien visité durant nos vacances l'automne dernier. Même si je suis censée avoir arrêté un an plus tôt, qu'il est interdit de fumer dans la maison, que Xavier ne supporte pas l'odeur, je hausse les épaules et allume la cigarette avec nonchalance. Il n'avait qu'à être là. Tant pis pour lui. La bouche en cœur, je crache la fumée, qui tourbillonne au-dessus de ma tête, et la regarde, amusée, se faufiler au travers du moustiquaire, aspirée par la nuit déchirée ici et là de fugaces éclats.

La dernière bouffée, déjà. Je noie la cigarette dans un crachat au fond de la bouteille de vin, puis j'allume à nouveau mon cellulaire. Je compose le numéro de Xavier. Encore sa boîte vocale. Je raccroche et commence à lui écrire un texto rempli de reproches et d'insultes, que j'efface à la dernière seconde. J'ouvre plutôt Facebook dans l'espoir d'y

apprendre des informations supplémentaires sur son emploi du temps de la journée. Rien. La dernière image publiée sur son profil date de quatre jours, un souvenir d'un cocktail dînatoire organisé par le cabinet. D'un œil désintéressé, je fais défiler mon fil d'actualité. Mylène a changé sa photo de profil. Elle pose dans un minuscule bikini blanc sur une plage déserte d'Aruba. Cette vision m'irrite. Encore plus lorsque je lis les nombreux commentaires sur son corps de rêve, très moyen à mon avis. Je décide de ne pas aimer la publication et cela me fait un bien fou. Je bifurque vers ma page et observe avec attention ma propre photo de profil, prise à notre arrivée au réputé *Jules Verne* lors de notre dernière escapade à Paris. Elle m'apparaît morne tout à coup. Dénuée d'intérêt. Deux semaines déjà... Je n'ai pas l'habitude de tarder autant. Je devrais m'y mettre. Demain, peut-être. Ce soir, je suis fatiguée. Trop fatiguée pour me lancer dans la délicate et complexe tâche qu'est la prise d'un *selfie* réussi. J'éteins mon cellulaire, puis les yeux quelques secondes, histoire de reprendre mes esprits avant l'arrivée de ce cher époux qui, sans doute, ne devrait pas tarder.



Je riais de tout et de rien. Je l'écoutais sans l'entendre me parler de son travail et n'avais qu'une seule idée en tête : l'embrasser. Je fixais ses lèvres moites, rougies par le vin. Il fallait qu'il se passe quelque chose dans ma vie routinière. Quelque chose de surprenant, d'inattendu. Il fallait que je couche avec quelqu'un. Ce soir.



Le claquement de la porte d'entrée me réveille brusquement. Je constate, non sans stupéfaction, qu'il fait jour. Je frotte avec vigueur mon visage, boursoufflé et asséché par la déshydratation. Désorientée, je détaille les lieux et réalise avec effroi que je suis toujours dans le

solarium, que je ne porte que ma petite culotte et mon soutien-gorge d'une gênante, éclatante blancheur. Seule une couverture de coton recouvre une partie de mes jambes repliées et endolories. La pièce semble si différente. Libérée de ses angoisses de la nuit. Tout comme moi. Pourtant, rien n'a changé. Tout est à sa place. J'en suis surprise. Soulagée, surtout.

Je me lève tout en regardant l'heure sur mon cellulaire. Huit heures. J'ai fait la grasse matinée. D'une main nerveuse, je cache le paquet de cigarettes dans le tiroir. Je récupère la couverture, l'enroule autour de mon corps dénudé. Je me dirige vers le mur entièrement vitré et j'ouvre d'un coup sec les voilages. Il fait beau et chaud à l'extérieur, le vent sec a chassé l'humidité de la nuit mystérieusement évaporée. L'eau cristalline de la piscine scintille déjà au soleil; une brise de pelouse et de fleurs mouillées embaume l'air d'un délicieux parfum. Je prends une profonde inspiration. La vue de notre cour, nouvellement aménagée à la suite d'interminables semaines de travaux, chasse, du moins l'espace d'un instant, le souvenir de cette horrible soirée. Je referme les fenêtres.

Je me rends jusqu'à l'embrasement de la porte. J'appelle Xavier. Aucune réponse. Comme tous les samedis matin depuis le début de l'été, il a dû aller courir un dix kilomètres avant d'aller au cabinet. Je dépose ma jupe et ma blouse dans la pile de vêtements à apporter chez le nettoyeur, puis je dissimule la bouteille de vin souillée de cendres au fond de la poubelle du garage. Maintenant, direction la douche.



Vers la fin de la soirée, il est passé à la vitesse supérieure et s'est mis à me draguer de façon plus cavalière. J'ai senti l'excitation monter. De même que la nervosité. Quand les invités se sont mis à quitter la place, il m'a prise par la main et m'a offert de prendre un dernier verre chez lui. J'ai accepté par un long baiser. J'aurais été folle de refuser.



Au moment où je redescends l'escalier, la porte d'entrée claque à nouveau. Deux secondes plus tard, Xavier et moi nous retrouvons face à face. Je le salue d'un bonjour discret, aimable. En retour, il me fait un léger signe de tête, qu'il a rouge et dégoulinante de sueur, après quoi il se faufile à l'étage. J'en profite pour faire du café et engloutir un grand verre d'eau citronnée, un délice pour ma gorge sur le point de se fissurer. Pour la forme, je me prépare une rôtie, sur laquelle j'étale deux légères couches de confiture aux bleuets sauvages, cadeau reçu hier de l'un de mes clients.

Paré d'un sombre complet, Xavier me rejoint dans la cuisine. Il s'assoit à mes côtés et se plaint que la chaleur dans la maison est insupportable, qu'il faut sans tarder appeler le réparateur de la thermopompe, vraisemblablement brisée. Je lui promets d'y voir au courant de la matinée. Satisfait, il se met à lire le journal sur sa tablette tout en pigeant nonchalamment dans le bol de fruits frais au centre de la table. Je suis estomaquée. Xavier ne pose aucun geste inhabituel. Ne me présente aucune excuse. Ne me questionne pas sur mon absence de la nuit. L'a-t-il même remarqué ?

À la dérobée, je le regarde éplucher une orange surdimensionnée, engloutir un à un ses quartiers bien juteux. Son visage est impassible. Seuls ses sourcils semblent animés et bougent au gré de sa lecture. Je ne sais si je dois mentionner quelque chose ou pas. Lui dire que je l'ai attendu toute la soirée. Qu'il n'a pas répondu à mon dernier texto. Que, oui, j'ai fumé dans la maison. Que j'ai laissé les fenêtres du solarium ouvertes lors d'une soirée orageuse. Que je me suis endormie sur le canapé ivre et désespérément seule. Seule. J'ai envie de crier, de le questionner sur les raisons de son absence, sur l'heure de son retour. Je continue plutôt de l'observer d'un air faussement détaché. Je me lève pour me servir un second café.

Nous buvons en silence lorsque le téléphone de la maison retentit. Je sursaute et ne peux réprimer un faible cri. Xavier, visiblement ennuyé,

lève la tête vers moi et soupire son mécontentement derrière sa tasse fumante. Il se remet à lire le journal. Tout dans son attitude m'indique que la tâche de répondre m'incombe et qu'il vaut mieux quitter la pièce pour le faire. Parvenue au vestibule, je réponds avec une pointe de nervosité aggravée lorsque je reconnais la voix au bout du fil, qui prononce mon nom comme une plainte. Marie pleure. Presque exagérément. Je suis étonnée : nous nous parlons que très rarement, trois à quatre fois par année tout au plus, et nos conversations ont toujours une raison bien précise, de nature organisationnelle.

Malgré l'absence de bruits ambiants, j'ai du mal à saisir les raisons de son appel. Ses lamentations sont noyées dans un torrent de sanglots et de bégaiements, aussi dois-je lui faire répéter par trois fois, non sans irritation, les éléments de son récit décousu. Faisant preuve d'une patience exemplaire, je parviens à lier les mots entre eux : Martin vient de lui avouer, après plusieurs mois de mensonges, qu'il a une maîtresse, une mannequin aux attributs fort généreux de vingt-cinq ans. Elle n'a pas eu le choix de le quitter.

Bien que peu surprise de la nouvelle, la ville entière est au fait du penchant de mon beau-frère pour les jolies jeunes femmes, je simule la stupéfaction, m'exclame même. Je lance au passage un qualificatif grossier, qui semble la satisfaire. Je ne peux m'empêcher de sourire. J'attends ce dénouement depuis si longtemps déjà, depuis le tout début de leur relation pour dire vrai. Je n'ai jamais compris ce qu'elle pouvait lui trouver : un photographe de bas niveau, sans le sou, à l'allure pouilleuse. Un *loser*, quoi.

Marie parvient à se calmer et me met au courant des détails sordides de l'histoire. Dissimulant mon exaspération, je me force à l'écouter d'une oreille attentive. J'analyse la situation, comme je l'ai fait si souvent lorsque nous étions adolescentes. Trouver les bons mots, c'est un perpétuel défi. Et j'aime jouer le jeu : j'ai en retour l'impression d'être indestructible.

Inébranlable. Mais aujourd'hui, je n'en retire pas autant de plaisir que d'habitude ou, du moins, que je l'espérais. L'annonce de Marie me trouble.

J'apprends la nouvelle à Xavier dès mon retour dans la cuisine. Il lève les yeux au plafond, lance une réplique pince-sans-rire, que je feins de ne pas entendre, et se repenche sur les nouvelles économiques du jour, dont il suit les variations avec passion. Je tousse pour attirer son attention. Il ne semble pas m'entendre. Ses yeux demeurent rivés sur sa tablette, gardienne de merveilleux secrets. Je le fixe plusieurs secondes encore. En vain. Aucune question ni aucun commentaire ne vient. Seulement une sorte de grognement affirmatif lorsque je lui demande, d'un ton irrité, s'il saisit la gravité de la situation. Chavirée sans trop comprendre pourquoi — je ne me laisse habituellement pas affecter par les histoires des autres, surtout celles de Marie —, je dépose ma vaisselle sale dans l'évier et m'élançe vers la cour arrière.

Le patio est une fois de plus dépourvu de chaises. Xavier a la fâcheuse manie de les ranger dans le garage après chaque utilisation pour les protéger des voleurs, des intempéries, ou de je ne sais trop quoi. Il faut dire que l'ensemble est une création unique, faite sur mesure par un ébéniste de renom, dont la liste d'attente se mesure en années. Depuis trois ans, nous nous obstinons chaque semaine de la saison estivale sur la nécessité de telles précautions, surtout lorsque nous recevons à la dernière minute et que, mal à l'aise, je dois trouver des excuses devant nos invités intrigués d'une telle disposition.

Ennuyée à l'idée de devoir me rendre au garage, je m'assois plutôt dans les marches de l'escalier. Le regard perdu dans notre nouvelle piscine creusée, je me remémore en boucle ma conversation avec Marie, ses paroles sur l'attitude cachottière de Martin des derniers mois, ses absences répétées. L'angoisse me gagne. Je me lève d'un bond. Je contourne la chute d'eau chaude, qui se déverse dans le spa contigu à la piscine, puis cours vers notre grand jardin, aménagé cette année, qui fait l'envie de toutes mes amies cuisinières et dont les victuailles permettront

à Luisa de nous concocter de savoureux plats jusqu'à l'automne. Sans égard pour mes pantalons de lin, je m'agenouille au sol, me cache au cœur des hauts feuillages et caresse délicatement la terre encore humide. Je hume l'odeur pleine et savoureuse des fines herbes et des plants de tomate. J'ai une soudaine envie de pleurer, ça me dégoûte. La scène est si ridicule; j'essuie violemment la larme que je sens couler le long de ma joue, tachée du même coup. Je me redresse et ravale mes sanglots. C'est la faute à notre dixième anniversaire de mariage. À la liste des préparatifs de dernière minute qui ne cesse de s'allonger, aux problèmes à régler qui s'accumulent sans préavis. C'est la faute au stress, voilà tout.

Xavier m'appelle. Il est l'heure d'aller cueillir les garçons, qui ont passé la nuit chez un ami. Il doit avoir répété mon nom plusieurs fois puisqu'il hurle à pleins poumons dans le cadre de la porte-patio. Quelque peu désorientée, je scrute les alentours en espérant qu'aucun voisin n'a entendu ses cris. Je réussis à bafouiller que je ne tarderai pas.

Cinq minutes s'écoulent avant que je me ressaisisse. Je pénètre à l'intérieur de la maison et, en prenant soin d'éviter Xavier, monte directement à l'étage. Par chance, il semble s'être enfermé dans son bureau. Je fais pareil dans la salle de bain. Face au lavabo, je frotte avec intensité mes mains et mes ongles encrassés, après quoi je change de vêtements et laisse ceux-ci en boule sur le plancher de mon *walk-in*, qu'il faudra nettoyer d'un coup de balai avant le passage de la femme de ménage lundi matin. Deux minutes plus tard, une nouvelle couche de fond de teint appliquée sur mon visage couperosé, je redescends au rez-de-chaussée et passe devant le bureau de Xavier. La porte est fermée. Je sors sans le saluer.



On a fait l'amour trois fois de suite cette nuit-là. Sans trop savoir comment ni pourquoi, j'avais su dès le départ qu'il serait un bon amant. Je n'ai pas été déçue. Par contre, je ne pouvais m'empêcher

de fermer les yeux et de m'imaginer ailleurs. Avec lui. Lui qui me caressait et me pénétrait, me susurrant des mots salaces pour m'exciter davantage. Si seulement... J'entendais presque sa voix suave au creux de mon oreille. L'espace d'un instant, grâce à l'alcool sans doute, j'ai même réussi à croire que c'était lui qui partageait mon lit.



Édouard et Paul ne tarissent pas de détails sur leur soirée. Je demeure un brin distante, silencieuse surtout. En fait, je laisse toute la place à l'excitation des garçons, qui ont organisé une journée piscine à la maison avec plusieurs de leurs amis. Comme tous les samedis, je les conduis au magasin d'électronique pour faire l'achat d'un nouveau jeu vidéo, j'arrête chez le nettoyeur pour déposer la pile de vêtements sales et récupérer les complets de Xavier laissés trois jours plus tôt. Sur le chemin, j'arrête aussi au supermarché, où j'achète le nécessaire pour nourrir un groupe de préadolescents en pleine croissance. Nous rentrons à la maison peu avant midi, la voiture débordante de provisions. Après maintes négociations, Édouard et Paul acceptent finalement de me donner un coup de main et sortent les sacs de la voiture, que je trouve jetés pêle-mêle sur le pas de la porte d'entrée plutôt que, comme demandé, sur le comptoir de la cuisine. Aucune trace des garçons, mystérieusement volatilisés. Je ravale mon désir de leur crier dessus. De les punir. Comment pourrais-je? Je les ai à peine vus cette semaine. Je me résous à défaire les sacs d'épicerie et à ranger la nourriture, seule. J'ai envie de me sauver. Si seulement Luisa pouvait être ici.

Les deux garçons dans leurs chambres, Xavier à son bureau pour l'après-midi, je ne peux m'empêcher de ressasser les confidences de Marie, de disséquer chaque mot prononcé. Pour me changer les idées, je tente de faire dériver mon attention sur mes échéanciers de la semaine; j'écoute à plein volume une musique entraînante dans mon iPod. Rien n'y fait.

Ses paroles tournoient dans ma tête, s'y entrechoquent. L'indifférence de Xavier des derniers mois. Ses absences répétées. Ses retards. Que va-t-il se passer maintenant? Marie va-t-elle tenter de reconquérir Martin? Qui est cette jeune mannequin? Je suis avide de détails.



Au petit matin, nous avons refait l'amour une dernière fois sous les couvertures. Sans surprise, il m'a proposé que l'on se reprenne sous peu. D'un air espiègle, j'ai souri, puis, sans le quitter du regard, lui ai promis d'y réfléchir...



Je façonne machinalement des boulettes à hamburgers lorsque la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Les garçons dévalent l'escalier tout en se poussant pour déterminer le vainqueur de cette course improvisée. Je leur crie de se calmer, leur ordonne de cesser leurs niaiseries avant de se blesser. J'entends la porte s'ouvrir, puis la voix enjouée des jumeaux. Je me lave les mains, replace ma frange de travers et vais dans le vestibule saluer leur mère, avec qui j'échange des paroles convenues sur l'orage violent de la nuit, sur notre nouvelle cour, dont on ne cesse de vanter les merveilleux attributs dans le quartier. Quelques minutes plus tard, tous les enfants invités sont arrivés. Il ne manque plus que Luisa, appelée à la rescousse pour me donner un coup de main avec la cuisson au barbecue et le service.

Les garçons ingurgitent le repas à une vitesse inimaginable. Tout de suite après, Luisa, de ses mains de fée, range l'important désordre qui règne sur la terrasse et dans la cuisine. Je profite de l'accalmie pour prendre des photos d'Édouard et de Paul tout en m'assurant d'avoir la piscine et la chute d'eau en arrière-plan. Je les publie sur Facebook et Instagram avec la mention *#pool party*, et j'attends les commentaires élogieux, qui ne tardent pas à apparaître à l'écran. J'ai bien fait de retoucher

les images en noir et blanc. Celles-ci semblent tout droit sorties d'un film européen des années soixante. L'esthétique est parfaite.

Sa tâche terminée, Luisa embrasse les garçons, puis quitte la maison pour assister à une fête d'anniversaire chez sa fille. Je passe le restant de l'après-midi à surveiller la ribambelle de préadolescents excités exécuter à la chaîne bombes et plongeons dans l'eau salée. Parée de mes lunettes fumées, un verre de sangria à la main, je ne peux qu'envier la légèreté de leurs fous rires. La nouvelle piscine est un succès phénoménal. Elle sera la *star* de l'été. Les garçons aussi. Il faudra d'ailleurs penser à organiser une soirée de dévoilement pour nos nombreuses connaissances. Je devrai y voir après notre anniversaire. Je programme un rappel dans mon cellulaire.

Charlot est le dernier à partir. Pendant qu'il récupère ses choses éparpillées un peu partout dans la maison, je discute quelques minutes avec son père, qui vient d'être promu chirurgien en chef du CHUM, le félicite chaleureusement. La porte refermée, je monte à l'étage pour me préparer, Xavier et moi sommes attendus pour souper chez l'un de ses anciens collègues. Fidèle à mes habitudes, je passe plus d'une heure dans la salle de bain : maquillage discret et léger, coiffure relâchée, mais étudiée; tout y passe et doit être parfait. Ensuite, je fais un long défilé devant le miroir pour examiner mes nouveaux vêtements, achetés en début de saison. Le choix s'avère difficile: rien ne semble m'aller. Aucune tenue n'est assez époustouflante. Quelque chose cloche sur chacune d'entre elles. C'est frustrant. Je me sens laide. Vieille. Je repense à la photo de Mylène en bikini. À son corps étranger à la maternité. J'essaie dix fois chaque morceau avant de tout laisser en plan sur le plancher. En dernier recours, j'essaie ma petite robe noire Mélissa Nepton achetée l'an passé. Élégante et sexy avec son décolleté plongeant, cette robe attire tous les regards sur mes seins nouvellement refaits, ce qui est un plus. Je me regarde longuement dans le miroir et pousse un soupir. J'ai réussi à obtenir le résultat voulu. Provoquer l'envie. Habillée de cette façon, je

peux rivaliser avec des jeunes femmes célibataires et sans enfants. Rien ne me rend aussi fière. J'aime l'idée d'être séduisante sans que les gens voient tous les efforts investis. Et ce soir, j'ai parfaitement bien réussi.

Je sors de la chambre la tête haute, un vent fruité et légèrement épicé voguant derrière moi. Dans le salon, je prends quelques minutes pour bavarder avec la gardienne des enfants, qui me complimente d'emblée sur ma tenue pendant que Xavier, rentré à la dernière minute du travail, se douche et finit de se préparer. La soirée commence bien : je suis prête à briller.



Je meurs d'envie de le voir. Ça fait si longtemps. Trois mois au moins. Mon estomac se noue dès que j'y pense. Mais je sais que je serai démolie après. Chaque fois, c'est pareil. J'ai besoin de plusieurs jours pour m'en remettre. Des semaines, même... Qui sait, peut-être cette fois-ci sera différente? Peut-être vais-je me rendre compte que je suis passée à autre chose? Qu'il me laisse indifférente? Quel soulagement ce serait.



Dans le taxi jusqu'au Vieux-Port, aucun mot n'est prononcé. Xavier a eu une mauvaise journée au travail et contient à grand-peine sa mauvaise humeur. Sans les enfants, nos trajets en voiture se déroulent presque toujours ainsi : je tente de faire la conversation durant les trois premiers kilomètres puis, prisonnière d'un silence pesant, je finis par me taire et lorsque nous arrivons à destination, Xavier change radicalement d'humeur. J'en oublie du même coup mon malaise : je m'accroche un sourire dans le visage, me laisse tenter par le flot d'alcool, dont j'abuse la majorité du temps. Je me prête au jeu féroce des conversations. Et ce soir ne fera pas exception.



La valse

Elle valse d'une soirée à l'autre avec désinvolture, distribue sans compter caresses, baisers et poignées de main, agrémentes les conversations de ses nombreux exploits. Tout y passe : son mariage parfait, ses succès professionnels, ses enfants au collège privé, son prochain voyage à Bali tandis que, le teint hâlé, elle descend tout juste de l'avion. Tout lui sourit, jusqu'au jour où sa sœur lui annonce sa séparation de son conjoint, qui la trompait avec une femme plus jeune, plus jolie. Évidemment. Et voilà que les doutes sur son monde parfait l'assaillent.

Dans un étrange soliloque à deux voix, une femme détaille ses moindres faits et gestes, à la recherche d'une possible faille qu'il faudra masquer. Elle ne peut faire autrement. Elle incarne la vie rêvée. Une vie réécrite dans le regard de l'Autre.

Karine Geoffrion est originaire de Montréal. Détentrice d'une maîtrise en études littéraires de l'UQÀM, elle s'intéresse au rapport qu'entretient la littérature avec la psychologie et la sociologie. Depuis plusieurs années, c'est au cœur du quartier Rosemont qu'elle s'adonne à l'écriture auprès de ses deux fils. Elle a publié un premier roman, *Éloi et la mer*, aux Éditions Sémaphore en 2015. Avec ce second roman, elle s'impose comme portraitiste de ces femmes consumées par le vide.

